

# Introduction

FRITZ LIENHARD

Une réflexion théologique au sujet de l'extrême-droite est d'une actualité brûlante. Alors qu'à la fin du XXe siècle il semblait que la démocratie libérale s'imposait comme une sorte d'évidence politique, les dernières années, ce sont plutôt les régimes autoritaires qui semblent se renforcer et se répandre. La démocratie libérale a reculé en Chine, en Inde, en Russie, au Brésil, en Hongrie, en Pologne et – jusque dans les dernières semaines – aux États-Unis. Il semble que les régimes autoritaires recueillent les suffrages de la population et puissent ainsi se réclamer eux-mêmes de la démocratie – quoique illibérale. Ce qu'il est convenu d'appeler le populisme, qui représente le fondement de ces régimes, s'est durablement installé dans les mentalités.

Dans ce contexte, un travail théologique consiste d'abord dans l'analyse de ce populisme. Ensuite, il ne s'agit pas simplement d'opposer une position politique à une autre position politique. Il importe de faire un travail théologique sur les textes et les thèmes qui caractérisent la foi chrétienne, en les interprétant en rapport avec la problématique de l'extrême-droite. Un tel travail empêche que ces textes ne soient compris dans la logique d'une « société chrétienne » qui exclurait les représentants des autres religions ou en ferait des citoyens de second ordre. Le recours à ces textes permet également d'argumenter en faveur de l'amour du prochain et d'en approfondir la compréhension. C'est un motif important pour l'accueil d'autrui, en l'occurrence le migrant, dans son altérité. Cependant, lire les textes bibliques et traditionnels ne conduit pas non plus à une conception simpliste des choses. Ils permettent aussi d'affiner le propos de manière à faire droit aux arguments légitimes de ceux qui tiennent à une identité nationale, culturelle, voire religieuse, sans se fondre dans une masse indifférenciée et globale.

Les textes présentés dans le présent volume sont le fruit d'une réflexion élaborée dans cet esprit. Le fait même de travailler dans un esprit international et en deux langues est significatif. Les auteurs ont renoncé à l'Anglais comme lingua franca, parce qu'ils partent du principe qu'il importe d'éviter l'uniformisation mentale qui est liée à son usage exclusif. L'hypothèse de Sapir et de Whorf, établie en comparant l'anglais et le hopi, est importante de ce point de vue : « Le fait est que la "réalité" est, dans une grande mesure, inconsciemment construite à partir des habitudes langagières du groupe. Deux langues ne sont jamais suffisamment semblables pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes où vivent des sociétés différentes sont des mondes distincts, pas simplement le même monde avec d'autres étiquettes. »<sup>1</sup> La nomination ne consiste pas simplement à affubler une substance inamovible et « objective » d'un signe qui en saisirait l'essence et la matière. Une langue est porteuse d'une représentation spontanée et a priori qu'elle applique à la réalité. C'est pourquoi une traduction est difficile. Trouver des correspondants exacts entre les énonciations dans des langues différentes est un travail ardu. Déjà, toute langue introduit un découpage spécifique dans une réalité à l'aide des « catégories ». Il suffit de comparer le français et l'allemand dans leur manière de désigner le champ de l'activité langagière : « langue » désigne en français un idiome, mais aussi un organe, à traduire en allemand par « Sprache » et « Zunge ». Mais « Sprache » pour sa part désigne à la fois « langue » et « langage », comme phénomène anthropologique et manière de s'exprimer spécifique à un sous-groupe. « Wort » en allemand désigne à la fois le « mot » et la « parole ». Nous voyons ainsi comment ces langues découpent de manière singulière un phénomène global. Mais le phénomène est plus général et comme personne bilingue je me surprends à être

---

1 Cf. Goodman Mandelbaum, D. 1951. *The Selected Writing of Edward Sapir*. Berkeley : University of California Press, 162.

« naturellement » réformé quand je pense en français, et « évidemment » luthérien quand je pense en allemand. Les deux langues conduisent à des conceptions théologiques particulières.

À l'inverse, renoncer à la référence – serait-ce comme événement de référenciation – n'est pas une solution. Considérer une langue comme un pur système immanent signifierait d'ailleurs que la traduction est impossible. Or s'enfermer dans un système linguistique et les mentalités correspondantes signifie une perte dans l'appréhension de la réalité et un renoncement à la rencontre d'autrui. C'est ainsi que la pensée en deux langues perturbe les conceptions unilatérales liées à des dispositifs linguistiques particuliers et relance l'élaboration d'une conception de soi, d'autrui, du monde et même de Dieu. La pensée bilingue présente une fécondité heuristique spécifique relevant d'une modalité particulière de la « production de sens ». <sup>2</sup> Selon les termes de Gilbert Vincent, dans ce volume, la traduction permanente qui en découle représente une « hospitalité linguistique » permettant de sortir des ornières sémantiques. C'est ainsi que la manière même de travailler ensemble, allemands et français, illustre le propos au sujet de la rencontre d'autrui qui surmonte les enfermements mentaux, s'opposant à toute conception d'extrême-droite.

Si nous en venons au détail des textes de ce volume, nous découvrons qu'une réflexion au sujet de l'Ancien Testament permet d'appréhender non seulement les textes qui plaident en faveur d'un accueil de l'étranger, mais aussi ceux qui pourraient être qualifiés de xénophobes. On sait que ces textes peuvent également être extrêmement violents. Manfred Oeming en propose une étude et une interprétation dans le contexte contemporain. Concernant le Nouveau Testament, il est connu au moins depuis le travail d'Alain Badiou<sup>3</sup> que l'apôtre Paul joue un rôle essentiel dans une conception universaliste du salut en Christ. Christian Grappe montre combien ce qui s'est passé lors de « l'incident d'Antioche » joue un rôle décisif dans le devenir du christianisme.

D'un point de vue historique, il est intéressant de reprendre les prédications de grands théologiens après la première guerre mondiale. C'est ce que fait Mathieu Arnold. On voit bien combien les blessures vives liées à cette catastrophe génèrent un terme comme celui d'« humanité ». Cette observation ne manque pas de pertinence dans une pédagogie des droits de l'homme au sein d'une société dans laquelle la mémoire des grandes catastrophes du début du XXe siècle s'estompe. Il faut faire mémoire de ces catastrophes pour permettre de ressentir les enjeux des droits de l'homme.

Les deux textes de Gerd Theißen et de Gilbert Vincent relèvent de l'autocritique nationale. Dans le cas de Theißen, c'est la notion de « culture directrice » (Leitkultur) qui fait l'objet de la critique, en relativisant l'identité nationale et en faisant de la sorte une place à l'accueil de l'étranger. Gilbert Vincent soumet la notion de souveraineté, telle qu'elle relève de la fausse évidence en France, à une déconstruction historique. Cette notion est en effet un obstacle majeur dans la rencontre d'autrui dans son altérité.

Le texte de Frédéric Rognon relève d'une étude de cas. L'ethnologue-théologien étudie la dialectique de l'identité nationale et de l'hospitalité dans les rapports entre kanak et caldoches en Nouvelle-Calédonie. À sa manière, cette étude renforce la critique que propose Gilbert Vincent vis-à-vis d'une mentalité et d'une politique française marquée par un certain concept de souveraineté.

De mon côté, je reprends ces motifs dans une perspective pratique, voire pastorale. Dans un contexte paroissial, il est essentiel de sortir d'une logique légaliste ou moralisante dans la lutte contre l'extrême droite. Il s'agit plutôt d'analyser les ressorts profonds du populisme pour

---

2 Siblot, P. 2001. « L'hypothèse de Sapir-Whorf ». In *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, éd. Catherine Détrie, Paul Siblot & Bertrand Verine, 138–140. Paris : Honoré Champion.

3 Badiou, A. 1998. *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*. Paris : PUF.

en contester les motifs et proposer une identité alternative, marquée par la croix, et donc par l'intégration de la finitude et l'ouverture à l'autre. En découle une pédagogie de la rencontre.